

Ensuite passe un honorable député de l'Alsace, dont les yeux sont cachés dans des lunettes énormes et qui échange un mot avec un de ses collègues. Quel est ce député? demande quelqu'un à celui-ci. — C'est M. C. — Il me semble qu'il ne parle jamais; — Mais si, vous voyez bien qu'il parle puisqu'il m'a répondu.

Plus loin, j'aperçois le pétulant M. Busson-Billaud, que tel de ses collègues appelle toujours M. Busson moins Billaud, sous le prétexte que le signe qui unit les deux noms veut dire moins et n'est pas un trait d'union.

Enfin on retrouve là l'inévitable M. Bertron, le candidat humain, qui va faire ses confidences aux huissiers et garçons de service.

Dans la salle des conférences, il se fait comme une suite à la séance: M. Rouher converse au milieu d'un groupe dans lequel on remarque MM. Buffet, Mathieu, Nogens St-Laurent, Havin. C'est la question des comptes-rendus qui est sur le tapis; mais le langage des interlocuteurs est moins sérieux que dans la salle des séances, il est quelquefois enjoué, et M. Rouher ne dédaigne pas les plaisanteries. A quelqu'un qui lui demandait s'il parlerait sur l'article 1er: « Oh non, répondit-il; il y a des... hommes jeunes qui pourraient parler; vous voudriez peut-être du Château-Margaux, on vous servira seulement du Pamard. — Purvu que ne soit pas du Pamard, dit un interlocuteur. Vous comprenez bien que le ministre se compare lui-même au château Margaux, et je n'ai pas à vous expliquer l'autre terme de la comparaison.

Les pièces relatives à l'élection de la Somme ne sont pas encore arrivées au Corps législatif. MM. Lédier, Lehon et Montagnac ont été désignés par le sort pour composer la commission du 1er bureau, chargé de la vérification de l'élection de M. D'Estourmel qui a donné lieu à de nombreuses protestations.

C'est M. Barillon qui est chargé du rapport de l'élection des Vosges, et il doit conclure à la validité de la nomination de M. Gélilot.

Le jury d'honneur dans l'affaire Kervéguen a entendu vendredi soir MM. De Veauce, Coulaux, De Tillancourt De Benoist, députés, puis le comte de Vieille-Castel et Me Andral, avocat. M. E. Ollivier assistait à cette réunion qui se tenait au domicile particulier de M. Berryer.

La France croit devoir démentir le bruit d'après lequel l'Empereur aurait reçu une députation de journalistes des départements qui lui aurait demandé de retirer la loi sur la presse. Il est faux aussi que le gouvernement ait manifesté le désir de voir le projet de loi repoussé. Ce qui est certain, c'est que l'extrême droite est opposée à la loi qu'elle juge dangereuse, et que l'opposition voltait pour, les vrais soutiens de l'Empire, les amis du premier degré doivent voter contre. Ce parti des Arcadiens se remue beaucoup, mais il est probable qu'ils éprouveront un échec.

Point de nouvelles intéressantes de l'étranger; je veux seulement vous citer cette dépêche de l'Agence Havas: « Les journaux considèrent la situation politique générale comme étant pacifique. » C'est très-bien; mais ils diront peut-être le contraire demain.

De nouvelles vraiment parisiennes je ne vois à vous signaler que la première exhibition d'une chanson de Mlle Thérèse, dont elle est l'auteur et qui est intercalée dans la Revue de la Porte de St-Martin, cela s'appelle: *Un p'tit coup d'piston*. Il n'y a rien de politique; c'est seulement obscène. La Censure n'aura donc pas à intervenir.

CH. CAHOT.

Paris, 3 février.

La presse parisienne a protesté d'abord par son silence contre la situation qui lui est faite au sujet des comptes-rendus des chambres; mais c'était l'arrêt de la justice qu'elle respectait; *dura lex sed lex*. Aussi jugez de la déconvenue de certains journaux quand ils ont pu voir dans le *Constitutionnel*, le *Pays* et l'*Etendard* des analyses, critiques, appréciations, comptes-rendus parasites et parallèles, car on ne sait pas quel nom choisir, dans lesquels des écrivains plus audacieux que les autres parlaient avec plus ou moins de justesse des discours de Messieurs tels et tels, et avec de grands éloges du discours du ministre de l'intérieur. Après le premier moment de surprise, il s'est trouvé des écrivains qui devenant un peu plus hardis ce sont dit que l'exemple de ces trois journaux devait être bon à suivre, et encore plus hardie que les autres, la *Gazette de France* a commencé à risquer quelques réflexions et appréciations et n'a pas craint même de citer quatre lignes et demie du discours de M. Baroche.

Savez-vous ce qui va probablement arriver? Eh bien, vous allez voir avant quelques jours nos journaux recommencer, timidement d'abord, puis peu à peu plus franchement, à examiner et discuter les discours des orateurs, en se conformant aux déclarations de M. Rouher dans une récente séance.

Quant au sort de la loi sur la presse, il nous serait absolument impossible en ce moment de rien indiquer de précis. Il y a eu déjà deux réunions du Conseil privé; il doit y en avoir une troisième. M. de Persigny, l'ennemi acharné des journaux qui ne sont pas de son avis, se remue beaucoup pour tâcher de faire avorter le projet de loi. Les membres ultra-conservateurs de la Chambre s'agitent et présentent la loi comme un danger pour l'Empire. Mais l'opposition et le tiers parti ajoutés à une fraction de la droite paraissent devoir constituer une belle majorité en faveur de la loi. Les choses sont trop avancées maintenant pour qu'il n'y ait pas au moins un vote et c'est sur l'article 1er que se livrera la première escarrouche qui décidera probablement du sort de la bataille générale.

Je ne connais pas encore les noms des journalistes des départements qui ont été reçus par l'Empereur; mais il faut supposer que ceux qui ont constitué l'état dernier une sorte de comité permanent n'ont pas la prétention de représenter la presse départementale. Ils ont seulement le droit de représenter les journaux dévoués à la cause du gouvernement et que la dernière circulaire de M. Pinard désignait par ces mots, « les journaux qui nous soutiennent. »

Depuis que son retour pour la saison d'hiver, l'Empereur se montre souvent en public, soit qu'il se promène, soit qu'il assiste aux représentations théâtrales: on peut constater qu'il jouit d'une excellente santé.

De nouveau, on fait courir le bruit de l'entrée de M. de la Valette au ministère des affaires étrangères. Ce serait la combinaison d'une alliance entre la Prusse, l'Autriche et la France contre la Russie qui l'emporterait. D'un autre côté, on assure que M. de la Valette a adressé à M. de Moustier une lettre dans laquelle il déclare qu'il est complètement étranger aux bruits qui répandent à leur sujet les journaux.

Hier aux concerts populaires a été exécuté une grande symphonie de M. Massénet, prix de Rome. Ce morceau a été sifflé avec énergie.

P. S. On m'assure que M. Emile Ollivier a parlé au commencement de la séance pour soutenir son amendement sur l'article premier; le gouvernement persiste à défendre le projet de loi.

CH. CAHOT.

Nous empruntons à la *Presse* l'intéressante correspondance que voici:

SAXE.

Préparatifs militaires de la Prusse sur le Rhin. — La *Kriegsbereitschaft*. — Nouvelles des frontières de la Gallicie et de la Bukowine.

Dresde, 26 janvier.

Le monde commercial et industriel se plaint amèrement des retards apportés, depuis une dizaine de jours, à l'arrivée et au départ des marchandises. Ces retards se font surtout remarquer sur les lignes qui, des provinces rhénanes, convergent à Berlin, à Magdebourg et à Leipsick.

Voici l'explication de ce fait. Je sais pertinemment qu'affin de transporter de nouveaux matériaux de guerre sur le Rhin, la Prusse a dû réduire de la moitié, sur ces lignes, le nombre des trains de marchandises. Cette accumulation considérable de canons et de munitions de toute espèce sur ce point témoigne bien du désir qu'a la Prusse de maintenir la paix.

J'y vois un autre symptôme non moins certain dans la recrudescence d'activité qui se fait de nouveau remarquer dans nos arsenaux, nos magasins militaires et nos casernes.

Les habitants les plus âgés, ceux mêmes qui ont assisté aux guerres du premier empire, ne se rappellent pas avoir jamais vu pratiquer le principe *Si vis pacem para bellum* sur une aussi large échelle, quoique jamais le secret n'ait été mieux gardé qu'aujourd'hui. La discrétion est, en effet, une qualité que l'on ne peut refuser à l'administration militaire prussienne; ce n'est pas seulement une qualité, c'est une vertu fort recommandable. Il n'est pas trop téméraire de prétendre que sans elle la Prusse n'aurait point obtenu tous ses derniers succès.

La Prusse est armée jusqu'aux dents, vous écrivais-je il y a trois semaines. Je puis vous dire aujourd'hui qu'elle se trouve comme à la veille d'une bataille. Notre ministère de la guerre fait faire actuellement, comme en Prusse, l'inspection de tous les dépôts. Il vient de rappeler à ceux qui ont conclu des contrats pour la fourniture des draps, des uniformes, fournitures, bandages, etc., etc., que tout doit être prêt pour le 1er avril au plus tard. Les casernes ne suffisent plus pour la fabrication de la charpie, on a dû louer de vastes salles particulières, où sont constamment occupés des centaines de soldats. A voir tous ces préparatifs, on dirait que la Prusse ambitionne la conquête de l'univers.

Je ne sais si je me trompe, mais cet appareil guerrier, tout formidable qu'il est, pourra bien ne procurer à la Prusse que de cruelles déceptions. Une bataille perdue, et tout cet immense et coûteux échafaudage s'évanouit comme un château de cartes, car si la Prusse peut compter sur ses troupes de ligne, la landwehr est un coefficient trop artificiel pour inspirer une grande confiance.

Si nous ajoutons à cela l'incapacité notoire des Etats du Sud à prêter leur appui à la Prusse, lors même qu'ils le voudraient, l'esprit qui règne dans ces armées confédérées, le mécontentement qui existe partout, la misère, la famine, le manque de travail, la stagnation du commerce et de l'industrie, toutes choses qui proviennent directement de la situation forcée dans laquelle s'est mise la Confédération du Nord, il y a lieu de croire que si la Prusse joue son va-tout, le profit sera pour le banquier. Inutile de dire que tous les amis de la vraie civilisation, c'est-à-dire de l'humanité et d'une saine liberté, applaudiront à ce résultat.

Je reçois de Berlin une nouvelle qui ne manque pas d'importance. Au dernier conseil de guerre, tenu très secrètement et en présence du roi, il a été décidé de décréter, dans les derniers jours de mars la *kriegsbereitschaft* soit la mise de piquet de toute

l'armée confédérée et alliée. La mise de piquet équivaut à peu près à la mise, en France, sur le pied de guerre; elle précède en Prusse la mobilisation.

Le même correspondant confirme en tous points la nouvelle que je vous ai donnée des transports des matériaux et de munitions vers le Rhin, et signale les nombreux achats que la Prusse a faits dans la dernière quinzaine en blé, en avoine, et surtout en chevaux de trait.

Les nouvelles qui nous parviennent de la frontière russe, vers la Gallicie, et de la Bukowine ont aussi un caractère de gravité qu'il serait inutile de cacher. Tous les paysans ont reçu du gouvernement russe l'ordre de battre le plus tôt possible le blé qui se trouve dans les granges, afin que celles-ci puissent être mises au premier jour à l'entière disposition de l'armée.

Tous ces faits calrent peu, en effet, avec les airs pacifiques que les journaux russes et prussiens ont reçu l'ordre d'entourer; mais un observateur attentif et judicieux saura toujours en tirer d'utiles conséquences.

BEAUMONT.

LA FAMINE EN ALGÉRIE.

On lit dans le dernier numéro de l'*Echo d'Oran*:

Il y a bientôt quatre longs mois que tous les journaux enregistrent des vols, des crimes commis par les Arabes, et chaque jour la liste des méfaits augmente dans des proportions effrayantes. Quand donc cela s'arrêtera-t-il?

Après avoir fait quelques provisions de bouche à Mostaganem, le sous-brigadier des douanes rentra au poste de la Salamandre, lorsque arrivé près de l'abattoir, il fut tout à coup assailli par cinq Arabes qui cherchèrent à lui enlever le panier aux vivres. Une lutte s'engagea et le douanier eût succombé si ses cris n'eussent pas été entendus par un officier du 2^e chasseurs d'Afrique qui chassait dans les environs. A son approche, les Arabes ont pris la fuite; mais le sous-brigadier et l'officier ont pu s'emparer d'un des agresseurs.

A Bel-Abbès, un Arabe affamé se précipita sur une jeune fille arabe et lui coupa le cou pour lui voler son pain.

A Saint-Denis-du-Sig, un Européen en chasse est assassiné par un Arabe.

A Valmy, un Arabe partage en deux, d'un coup de couteau, la figure d'un charretier qui le surprend au moment où il volait de l'orge sur sa charrette.

Il y a quelques jours du côté de Tiaret, un mendiant arabe, suivi de sa vieille mère et de ses trois enfants, assassinés deux pauvres femmes indigènes qui leur avaient donné l'hospitalité, et cela pour s'emparer de quelques aliments.

Enfin, aujourd'hui, et nous en passons beaucoup, c'est un homme vigoureux qui est attaqué, et qui ne doit son salut qu'à l'intervention d'un officier. Vraiment, il y a de quoi ébranler les hommes les plus audacieux, et il est urgent de trouver un remède à cette situation désespérée. Jamais, peut-être, en temps de guerre, lorsque le pays était en insurrection, la sécurité n'a été moins grande, et cela à cause des nombreux affamés qui cherchent leur pâture comme des bêtes fauves.

Et plus loin:

Dans la nuit du 2 ou 3 courant, des malfaiteurs inconnus pénétrèrent avec effraction et escalade dans un des magasins de M. M..., situé rue des Jardins, et en enlevèrent une certaine quantité d'orge.

Le 6 courant, le nommé X... a été arrêté pour vol de blé sur le quai de la Marine.

Le 7, vers quatre heures et demie du matin, l'agent de police de service de nuit, rue d'Anseritz, a arrêté le nommé X..., porteur d'un demi sac de blé qu'il a avoué avoir volé à la marine.

Enfin le même journal ajoute:

Si la pluie qui tombe depuis quelques jours réjouit nos colons et relève leur courage abattu, par contre le froid qu'elle produit fait de nombreuses victimes parmi les Arabes, qui manquent littéralement de tout.

A Valmy, le 4 janvier, un homme a été trouvé mort sur la voie publique;

Le 5, une femme et un enfant;

Le 6, une femme.

Le même jour, un père et une mère, se sentant complètement épuisés par la faim et le froid, ont vendu leur petit enfant à madame L..., de Valmy, pour la somme de 3 fr.; mais le mari de cette dame étant survenu, le marché a été rompu et l'argent rendu.

Aux questions faites aux vendeurs par plusieurs personnes présentes à la vente, ils ont répondu:

Puisque nous sommes destinés à mourir, au moins que notre enfant vive.

Est-ce assez significatif?

Sur toutes les routes aussi on rencontre quelques cadavres. — Ad. Perrier.

CHRONIQUE DU JOUR

Le gouvernement vient de faire porter au conseil d'Etat, pour être examiné d'urgence, le projet de loi relatif à l'appel du contingent de la classe de 1867. On pense qu'il sera transmis au Corps législatif dans les premiers jours de la semaine prochaine. Le chiffre de la levée est de 100,000 hommes.

Parmi les volontaires pontificaux qui viennent de revêtir l'uniforme de zouave, l'*Univers* compte le jeune prince Iturbide, qui avait été adopté par l'infortuné Maximilien comme héritier présomptif de la couronne impériale du Mexique.

Nous lisons dans un journal de Paris:

« A la suite du refus opposé par le chef de l'Etat à l'exécution d'un boulevard qui traverserait le cimetière du Nord, M. Haussmann aurait envoyé sa démission, qu'on n'aurait pas cru devoir accepter. »

On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, de M. le baron de Limayrac, qui va quitter, dit-on, la rédaction en chef du *Constitutionnel*. M. Limayrac, navré de voir que le *Constitutionnel* n'a plus la première place dans les tendresses administratives et que le jeune *Etendard* lui a ravi le cœur du pouvoir et les annonces judiciaires, veut sortir de l'arène et se retirer au conseil d'Etat, asile austère et doux, retraite chère aux âmes blessées, et où il ira attendre la venue de M. Darimon. Qui succèdera à M. Limayrac? On a mis dix noms en avant: M. Merson, M. de Beaufort, M. de Sacy, etc., etc. La *Gazette des Etrangers* s'exprime ainsi à ce sujet:

« Il est parfaitement vrai que M. Paulin Limayrac est sur le point de passer au conseil d'Etat et qu'il a été sérieusement question de prendre M. de Beaufort pour prendre la direction du *Constitutionnel*. Seulement, on ne s'est pas entendu sur certains points et, en ce moment, c'est M. Baudrillart, gendre de M. Sylvestre de Sacy, et non M. de Sacy qui paraît avoir le plus de chance pour remplacer M. Paulin Limayrac. »

Quant à M. de Beaufort, il vient d'être nommé directeur général de la presse au ministère des affaires étrangères (emploi nouveau).

On voit, d'après ceci, que M. de Sacy est parfaitement innocent et que l'on avait bien à tort, fait courir de méchants bruits sur son compte.

Le choix d'un rédacteur en chef du *Constitutionnel* n'est pas, à cette heure chose facile, car il faut trouver un homme assez habile pour citer, avec tous les éloges dus à leur rang, les discours de

— D'autant qu'il parle trop bien pour nous petites gens; Dieu me pardonne si je comprends la moitié de ce qu'il dit!

— N'êtes-vous point de la ville?

— Que si!

— Et vous y servez?...

La conversation commencée allait sans doute continuer, et la suivante, repondant aux questions de Raoul, n'aurait pas tardé à commettre quelque sottise de langue, lorsque la dame sa maîtresse se retourna, et fronçant ses noirs sourcils:

— Vous plaît-il d'ouïr et de vous taire? dit-elle d'une voix brève.

La servante, honteuse, reprit sa position première, tournant le dos à Raoul.

— La jolie femme! murmura celui-ci en lui-même, en pensant à celle dont la parole avait si promptement ramené le silence.

En effet la dame en question méritait l'épithète un peu familière, peut-être, que lui adressait Raoul à part lui.

Donc, voici son portrait en deux lignes:

C'était une grande femme, très-brunée. Elle avait de beaux yeux noirs surmontés d'admirables sourcils qu'on eût dit faits d'un coup de pinceau. Elle pouvait avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans. Vêtue d'une robe de drap fin, dont le corsage était fourré de martre et d'hermine, la tête à demi couverte d'un chaperon qui déroba la vue de sa chevelure, sans doute magnifique, on reconnaissait en elle la dame noble, un peu fourvoyée au milieu du peuple qui remplissait l'église Sainte-Croix.

C'est en effet l'idée qui vint au chevalier d'Herbignières.

— Par mon âme! pensa-t-il, cette princesse s'est fourvoyée. Après tout, je le suis moi-même.

La dame était fourvoyée; Raoul l'était aussi: premier point de contact qui autorisait le chevalier, suivant sa manière de voir, à offrir son bras à la dame au sortir de l'église. Ce qu'il se promit de faire.

Le sermon dura encore trop longtemps, au gré de Raoul. Quand il fut enfin terminé, les chœurs entonnèrent leurs vespres et un mouvement se fit dans l'église. On commençait à sortir.

A moins de sortir par les fenêtres, ce qui ne se fait pas d'ordinaire, il fallait suivre le flot qui s'écoulait lentement au dehors: Le chevalier le suivit, sans perdre de vue la dame inconnue, qu'il avait laissée passer devant lui.

On arriva enfin au portail, et Raoul ayant pris le goupillon sur le bénitier, l'offrit gracieusement à la dame; l'offrande de l'eau bénite ne se refusait jamais; l'inconnue toucha le goupillon du bout de ses doigts effilés et se signa avec piété; puis après avoir une dernière fois salué le maître-autel, elle descendit les cinq ou six degrés qui menaient au sol de la rue.

Cette rue, qui touchait au carrefour du Temple, et que nous appelons rue Sainte-Croix-de-la-Brettonnerie, se nommait alors rue des Champs-aux-Bretons.

Quand on fut dehors, Raoul, sans s'inquiéter du grand nombre de personnes qui se trouvaient encore présentes, s'avança vers la jeune femme.

— Belle dame, dit-il, vous ne me refuserez point l'honneur de vous accompagner

jusqu'à la porte de votre demeure.

— Pardon, Messire, lui répondit la dame avec une parfaite aisance: il fait grand jour et les rues sont peuplées de monde; voici d'ailleurs ma suivante qui me sert de chevalier.

Et la jeune femme salua Raoul tourna la rue des Billetons, qu'on appelait aussi rue où Dieu fut bouilli, parce qu'elle avait été habitée, quelque cinquante ans plus tôt, par un juif nommé Jonathas qui avait commis le sacrilège de plonger dans l'eau bouillante une sainte hostie, sacrilège pour lequel il avait été bel et bien brûlé vif. Quatre années plus tard, une église fut érigée sur le lieu de cette profanation; c'est encore aujourd'hui l'emplacement où se trouve le temple consacré aux protestants de la confession d'Augsbourg.

Cette échappée ne faisait pas le compte de d'Herbignières; c'était un garçon très-doré de lui-même et tenace au possible. En quelques pas il eut rejoint la fugitive.

— Votre chevalier ne manque pas de charme, belle dame, dit-il en s'approchant, mais, ce me semble-t-il, il vous serait d'un faible secours contre les larrons méchants, qui, par ces temps de misère... Acceptez ce bras, et voici mon épée qui saura vous protéger.

— Bon Dieu! Messire, que parlez-vous de larrons, en plein jour, sous le soleil.

— Eh! eh!... je veux bien que vous n'en rencontrerez point d'assez curieux pour visiter votre escarcelle; mais il en est d'autres que vos charmes rendront hardis. Je pourrais vous conter mainte histoire... Tenez, ces derniers jours, non loin de la porte Saint-Honoré...

— Messire chevalier, — je suppose que

vous l'êtes, — je vous adjure de me laisser en paix.

— Oui, belle dame, je suis chevalier, et de plus, trop admirateur de votre personne pour vous laisser aller ainsi.

— Messire, ce sont là des compliments que l'honneur défend de faire à une femme mariée.

Ces derniers mots furent dits sèche-ment.

La dame était arrivée à la rue de la Verrerie: elle tourna à gauche, toujours suivie de sa servante qui ne disait pas un mot.

— Me permettez-vous au moins de vous suivre à distance, demanda encore Raoul, afin d'être prêt à venger la première offense qu'on tenterait de vous faire?

La dame sourit de ce dévouement chevaleresque.

— A votre aise, Messire, répondit-elle; je vous engage seulement à ne point vous aventurer jusqu'aux alentours de ma demeure, il y aurait un danger.

— Un danger! vive Dieu! je le brave-rais.

— Il est de ceux qu'on ne brave pas; à quoi vous servirait-il d'aller vous heurter la tête contre le roc?

— Quel est donc ce danger, belle dame?

— La sévérité de mon mari, qui est, avec justice, inexorable pour quiconque ose me faire la cour.

— Alors, belle dame, je ne manquerai pas d'exciter sa colère, car je n'aurai sûrement point la force de vous quitter avant que de vous avoir vu disparaître derrière la porte de votre prison.

— Folie!

— Amour!

— La dame se tut et hâta le pas.

La suivante, toujours derrière, se tenait à quelque distance.

— Si tu me dis son nom, demanda tout bas Raoul en s'approchant d'elle, je te donne une demi-livre parisis.

— Voyons l'argent, fit la suivante.

— Oh, oh! tu doutes!... Voilà.

Et d'Herbignières mit une pièce toute neuve dans la main de la jeune fille.

— Eh bien! dit celle-ci, elle s'appelle... — Petite! fit la dame en se retournant, plus près de moi!

— Un bond la suivante eut rejoint sa maîtresse.

— Volé! pensa le chevalier.

En effet, il n'y avait plus moyen que la suivante, ainsi rapprochée de la dame, pût dire le nom demandé; elle n'en avait pas moins gardé l'argent dans sa main fermée.

ADOLPHE FAVRE.

(La suite au prochain numéro.)

Huitres d'Ostende

DÉPOT

Chez M. Vanoye — rue du Bois

Les huitres d'Ostende première qualité seront vendues à dater de ce jour

9 fr. le cent.

5r. 7464